LITTÉRATURE

Un livre à définir

PAR ELLA BALAERT

C'est un drôle d'objet que ce livre consacré aux objets de l'histoire littéraire, quotidiens, populaires ou précieux, allant du tract à la revue, du pain et du bleu de travail à l'horloge anglaise ou à la télévision.

NADJA COHEN ET ANNE REVERSEAU
PETIT MUSÉE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
1900-1950
Les Impressions nouvelles, 300 p., 20 €

Ce n'est pas un essai
Pourtant, chaque entrée est rédigée par un(e) spécialiste, et l'ensemble coordonné par deux docteurs en littérature française. Au total, ce sont donc cinquante et un objets de la littérature du XXe siècle qui sont présentés, par quarante auteurs européens, qui citent leurs sources en appendice. Par exemple, sous le titre « Les ciseaux », c'est une brève histoire des découpages-collages littéraires, notamment dadaïstes, qui nous est racontée, soulignant la façon dont cet instrument de censure et de découpe s'est mis, dans les années 1920, au service d'un geste créateur et d'une écriture de la surprise. L'article sur le canapé nous résume, à travers quelques exemples de décors scéniques où trônent des divans, sofas, poufs, banquettes, chaises dépaillées ou canapés convertibles, l'évolution d'une esthétique théâtrale qui s'émancipe tout au long du XXe siècle des impératifs figuratifs : garni d'ouvrier, mansarde d'artiste ou salon bourgeois.

Ce n'est pas un catalogue d'exposition
Pourtant, cela s'intitule « musée ». Chaque article s'accompagne en effet d'un ou plusieurs visuels en noir et blanc qui composent une iconographie variée, originale et insolite : affiches dadaïstes, publicités, portraits photographiques, pochettes de disques, masque africain, ouvriers sur leur chaîne de montage…

Ce n'est pas un cabinet de curiosités
L'ensemble est cohérent et ordonné, mais cela tient un peu, sans la confusion du genre, de ces pêle-mêle de photos souvenirs qu'on organise autour d'une même famille. C'est dire si cet ouvrage, qui s'inscrit dans la triple lignée des *Mythologies* de Barthes, du *Projet d'histoire littéraire contemporaine* d'Aragon et du *Je me souviens* de Perec, pose à l'histoire littéraire d'intéressantes questions de méthodologie. Il la fait sortir des manuels (quoique le premier article soit significativement consacré au « manuel ») et de leurs approches scolaires par obligation, sans rien sacrifier de la précision de la documentation ni du sérieux de l'analyse… Il invite le lecteur à la déambulation savante et ludique. On peut certes suivre le fil chronologique de l'ouvrage : on voit alors défiler

(car cela relève aussi de la revue) cinquante années de liens étroits entre la littérature et les sociétés européennes qui l'ont produite, depuis les vaudevilles du début du siècle dernier jusqu'au théâtre de l'absurde, en passant par les provocations dadaïstes ou les retombées des deux guerres.

Les objets choisis portent tous témoignage des mutations technologiques (l'automobile, l'avion, le microphone, la télévision...), politiques (« le bleu de travail », du nom d'une revue antifasciste espagnole (1938), « la chaîne de montage », « le passeport » des écrivains voyageurs et des écrivains exilés, Maïakovski, Gertrude Stein, Beckett, Joseph Roth...) et artistiques de ces cinq décennies, telles que les écrivains les ont connues dans leurs vies puis évoquées dans leurs œuvres. Mais on peut aussi rompre la chronologie et découvrir ces objets selon un parcours thématique : chaque article se termine en effet par l'indication des thèmes connexes : le passeport renvoie ainsi à la malle de voyage, aux barbelés, au tabac ; l'Orient-Express à l'automobile, l'avion ; le tract à la radio, au bleu de travail et de nouveau au passeport, etc. Déambulation, vous dis-je. Partons ainsi de l'article « Le corset » (1904) : après un détour par Stefan Zweig et le philosophe Georg Simmel, le texte s'intéresse à Dolorosa. Cette artiste allemande, après avoir déclamé des poèmes sadomasos dans des cabarets de Berlin, fait de ce symbole de l'emprisonnement des femmes le héros principal d'un recueil de nouvelles – d'ailleurs rapidement censuré – dans lequel elle cherche à lever un tabou et critiquer les conventions morales de la littérature féminine bourgeoise.

La mise à mal d'une certaine mascarade bourgeoise est en marche... on peut passer à l'article « Le Maillot de Musidora » (1924) : le fétichisme qu'on observe autour du costume de cette actrice française sans corset ni morale, encensée par les surréalistes, témoigne du fort désir de libération érotique de cette génération marquée par la première guerre. De là on passe, toujours en suivant le fil vestimentaire, à la lecture de « La robe rouge » (1914), où l'on souligne l'importance de la couleur vive, agressive, voire criarde, chez les futuristes italiens, Vincenzo Fani et Giacomo Balla, par exemple, pour qui la mode, à l'image des autres arts appliqués, graphisme, publicité, design, est un moyen d'exalter la modernité.

L'intérêt de l'ouvrage est donc double. Il s'inscrit dans le renouvellement contemporain des méthodes d'analyses, la diversification de leurs supports (papier, numérique, etc.) comme de leurs écritures. Et il offre un très joli mélimélo de ces objets dont nos vies comme nos livres sont pleins. Car enfin, comme s'interroge Thomas Clerc dans sa préface : *« qu'est-ce que l'amour sans un lit aux draps blancs, l'amitié sans une bière au café, la jalousie sans une fenêtre ? Qu'est-ce que la haine sans une kalachnikov et une harmonie sans une guitare Fender ? »* **Q**

[Extrait]

« Aujourd'hui le canapé peut trôner indifféremment sur les scènes du théâtre commercial ou du théâtre de recherche. Il tient toujours son rôle central d'accueil des interdits et des secrets de la comédie de boulevard, ou offre un point d'ancrage aux mélancolies et aux rages de acteurs de la scène avant-gardiste. A contrario, s'il est un genre dramatique qui n'en a nul besoin, c'est justement le tragique, qui dresse les corps face aux éléments et ne peut les faire chuter sur un accessoire qui, immanquablement, rappelle le monde social sur la scène théâtrale, dans toute sa matérialité et sa trivialité ».
(Manuel Charpy et Léonor Delaunay)